259

SOCIETE SUISSE DES AMERICANISTES

SCHWEIZERISCHE AMERIKANISTEN-GESELLSCHAFT

BULLETIN

MUSÉE ET INSTITUT D'ETHNOGRAPHIE
65-67, Boulevard Carl-Vogt
Genève (Suisse)

112725

B U L L E T I N

SOCIÉTÉ SUISSE DES AMÉRICANISTES (SSA)
SCHWEIZERISCHE AMERIKANISTEN-GESELLSCHAFT (SAG)

MARS 1956 VIIME ANNÉE No. II

M E M O I R E S O R I G I N A U X

Les Dieux et les Esprits dans le Vodou Haïtien (fin).

par Alfred METRAUX.

La mer, sa faune et sa flore, ainsi que les bateaux qui la sillonnent sont sous le pouvoir d'Agoué-taroyo, le dieu marin que l'on invoque aussi sous les noms de "Coquille de mer", de "Nègre de l'eau salée", de "Nègre sur la mer", d'"Anguille" ou de "Tétard l'étang". Il a pour emblèmes des bateaux en miniature, des avirons peints en bleu ou vert, des coquilles ou des madrépores, et parfois aussi de petits poissons en métal. Les vapeurs à cheminées fumantes et les bateaux de guerre hérissés de canons que l'on voit si souvent peints sur les murs des sanctuaires de Port-au-Prince attestent la popularité dont jouit ce dieu marin auprès d'une population qui vit dans une large mesure de la mer et des activités commerciales. Agoué est représenté aussi, bien que rarement, par un trident. Il faut sans doute voir dans le choix de ce symbole une réminiscence classique qui n'est pas surprenante dans un milieu fréquenté par des intellectuels sortis du lycée. Les fidèles interprètent aussi comme portraits d'Agoué les images de Saint-Ulrich sur lesquelles figurent des poissons.

Sa couleur symbolique qui est le blanc et sa qualité de "loa blanc" font qu'on le décrit comme un mulâtre au teint clair, aux yeux verts comme la mer. Il aime le son du canon; toute référence aux signaux ne peut que lui être agréable:

Agoué, reté sou lan mè,
Li tiré-o, li tiré-o, Agoué-taroyo.

(Agoué-taroyo vit sur la mer, il tire, il tire, Agoué-taroyo).

Ou signalé Agoué-taroyo,
M'ape signalé Agoué-taroyo,
M'ape signalé kouala zangui,
Signalé douan ouelo,
M'ap signalé,
Président Agoué.

(Tu fais des signaux, Agoué-taroyo, je ferai des signaux Agoué-taroyo, Je ferai des signaux kouala zangui, je ferai des signaux douan ouelo, Je ferai des signaux, Président Agoué).

Agoué a pour épouse la belle Ezili, mais elle trompa avec Ogou-badagri ce Mars de la mythologie vodou. Ulcéré par sa disgrâce, Agoué résolut de se venger et, pour mettre son projet à exécution, il invita Ogou dans sa résidence des Trois Islets, au large de la rade de Port-au-Prince. Ogou s'y rendit et reçut tout d'abord le meilleur accueil. On lui servit un repas où l'on but de l'orgeat, du peppermint et du rhum. Agoué-taroyo ne tarda pas à chercher querelle à son hôte: il lui reprocha en termes très vifs d'avoir séduit sa femme. Ogou répliqua que c'était à lui de se plaindre, puisqu'en fait Ezili lui appartenait. Ces mots mirent Agoué hors de lui. Il démasqua ses batteries et fit feu sur Ogou avec toutes ses pièces, mais ce dernier étant forgeron faisait fondre les boulets en l'air. Agoué donna l'ordre à sa garde, sous le commandement de général Clermeil, de foncer sur Ogou et de le tuer. Ogou, assailli de tous côtés, allait succomber sous le nombre, quand un grand tambour "assotor" vint se poser sur le rivage. Se dégageant à coups de sabre, Ogou enfourcha le tambour et vola à travers les airs, poursuivi par Agoué et les loa de son escorte qui fendaient l'eau dans des barques. Ogou, qui est le dieu du feu, fit bouillir la mer et disparut derrière un écran de flammes et de feu.

Agoué-taroyo est le protecteur des gens de mer qui se tournent vers lui en cas de danger. Leur foi dans sa protection s'exprime de façon simple et touchante dans le chant suivant:

Maît Agoué, côté ou yé ?
Ou pas oué moin nan récif ?
Agoué-taroyo, côté ou yé,
Ou pas oué moin sous la mè,
M'gain z'aviron nan main moin
M'pas ça tounain déyé,
M'douvan déjà,
M'pas ça tounain déyé,
Maît'Agoué-woyo, coté ou yé nou
Ou pas ouè moin nan récif ?

(Maître Agoué, où es-tu ? Tu ne vois pas que je suis sur le récif? Agoué-taroyo, où es-tu ? Ne vois-tu pas que je suis sur la mer ? J'ai un aviron à la main, je ne puis revenir en arrière, Je suis déjà en avant. Je ne puis retourner en arrière. Agoué-taroyo, où es-tu? Ne vois-tu pas que je suis dans le récif?)

Les fêtes d'Agoué se célèbrent naturellement sur le bord de la mer (parfois sur celui d'un étang ou d'une rivière) et l'on porte en procession le bateau qui le symbolise. Les mets de toutes sortes dont Agoué est friand, ses boissons préférées (le champagne entre autres), sont placés sur un bac - petit meuble à comparti-

ments superposés qui est peint en bleu et orné de motifs marins. A Port-au-Prince, la confrérie qui fait le "service" loue un voilier, s'embarque pour se rendre aux Islets, récifs situés à quelques kilomètres du rivage. Cette excursion marine se fait dans une atmosphère de fête. Le bateau est pavoisé de banderoles, les drapeaux du houmfo claquent au vent, les tambours battent et les hounsi s'essaient à danser tant bien que mal au fond de la barque. Lorsque le bateau est à hauteur des îles, on jette à la mer un ou plusieurs moutons blancs et enfin le bac, sur lequel sont attachées des poules blanches. Après quelques libations à la mer, on s'éloigne à pleines voiles sans regarder en arrière, pour ne pas surprendre le loa au moment où il vient chercher les cadeaux qui lui sont offerts. C'est à ce moment que des possessions se produisent, provoquées les unes par Agoué, les autres par Ogou-balindjo et Agaou, loa qui "marchent" avec Agoué et sont en relation avec l'eau. On doit veiller à ce que les possédés, ayant en eux des loa marins, ne sautent pas par-dessus bord. Il est vrai que s'ils le faisaient, le dieu les protégerait. Un des acolytes de Maman Lorgina m'a raconté en sa présence et sans qu'elle le niât que dans sa jeunesse, il lui était arrivé par la volonté d'Agoué de se jeter à la mer et de gagner le rivage à la nage. A plusieurs reprises, elle avait plongé jusqu'au fond de la mer et en aurait rapporté sept coquilles et sept poissons !

Les offrandes à Agoué peuvent aussi être entassées sur une petite barque que le courant est chargé de porter aux Trois Islets. Si les flots les ramènent, c'est qu'Agoué refuse le sacrifice et qu'un autre "service" doit être organisé pour l'apaiser.

Alors que Sogbo fait gronder le tonnerre et jette sur la terre des pierres que les paysans recueillent pieusement et vénèrent comme des talismans, Badé déchaîne les vents. Tous deux semblent partager ces fonctions avec Agaou qui, comme le spécifie le chant suivant, est lui aussi un génie de la tempête :

Agaou venté, venté !
Li venté Nodé,
Li venté Siroi.
Agaou c'est pas moune icit.
Agaou grondé, grondé,
Li grondé l'orage.
Agaou venté, venté !
Li venté, venté !
Agaou so(r)ti lan Guinin.
Li venté, li grondé.

Si la terre tremble, c'est qu'Agaou est mécontent. Les possessions d'un loa qui est identifié aux forces les plus brutales de la nature ne sauraient être que violentes. Si ceux qu'il "monte" ne sont pas de taille à le recevoir dans leur corps, il peut les détruire. Les possédés d'Agaou, afin d'imiter les grondements du tonnerre et les mugissements de la tempête, gonflent les joues, soufflent et crachent comme des phoques, répétant: "C'est moi canonnier Bon Dieu, lors m'grondé, ciel ac té tremblé....."

Loa Petro.

L'opposition entre loa rada et loa petro n'est pas sans rappeler le contraste qui, dans la Grèce ancienne, existait entre les Olympiens et les divinités chtoniennes. De même qu'à côté du

Zeus olympien il y avait un Zeus chtonien, le vodou connaît un Legba rada et un Legba petro. Le culte qui leur est rendu est différent, mais ce changement dans le registre rituel correspond-il à une nouvelle image de la divinité ? Les deux Legba se ressemblent sans doute comme des frères, mais chacun a subi l'influence du milieu auquel il appartient. Legba petro est apparemment plus "raide", plus violent que son alter ego rada. Ce sont là des nuances plutôt que des contrastes très marqués. Comme nous l'avons vu, un grand nombre de divinités rada ont leur double dans la classe des petro. Certains sont par définition des divinités malveillantes, mais chez d'autres, c'est moins la férocité que la dureté ou la sévérité qui constituent la marque distinctive de leur caractère.

Quelques loa occupent une position marginale entre les catégories rada et petro et sont rangés, selon le cas ou les informateurs, tantôt dans un groupe, tantôt dans l'autre. Les Simbi, de par leur nature, appartiennent aux rada, mais seraient célébrés selon le rite petro lorsque, négligés par leurs serviteurs, ils sont tenaillés par la faim.

Tout comme Damballah, les Simbi sont les gardiens des sources et des mares. Ils ne quittent qu'à regret la fraîcheur de l'eau. Une des hounsi de Desina ayant été "montée" par Simbi-yan-kita, ne cessait de répéter "de l'eau, de l'eau", puis, haletante, elle alla se jeter dans un bassin. Les "services" pour les Simbi se font près des sources et plusieurs chants qu'on "lance" en leur honneur mentionnent spécifiquement les sources comme leur demeure habituelle :

Simbi, nan souce o,
Rélé loa yo, O papa Simbi, etc.

Grand'Simbi wa yo
Grand'Simbi, soti lan souce
Li tout mouillé.

Si étroite est l'association entre Simbi et l'élément liquide que l'on est surpris d'apprendre que Simbi-yan-paka écrase du feu dans sa main. Les enfants qui vont chercher de l'eau aux sources risquent, surtout s'ils ont le teint clair, d'être enlevés par Simbi qui les entraîne sous l'eau, non pour leur faire du mal, mais pour les prendre à son service. Après quelques années, il les renvoie sur terre et leur accorde, en compensation pour leur exil, le don de clairvoyance qui leur permettra de faire fortune comme devins.

Dans le monde surnaturel, les Simbi font figure de houngan. Il leur arrive même de se substituer aux houngan en les possédant et de conduire eux-mêmes des cérémonies. Ils président à la préparation des paket, ces talismans dont nous aurons l'occasion de nous occuper.

Les possessions des Simbi ont un caractère violent. M. Leiris et moi fûmes témoins de transes collectives attribuées à cet esprit. Au moment où retentirent les chants à la gloire des Simbi, une dizaine de personnes furent la proie du dieu et se précipitèrent vers le péristyle, bousculant tout devant elles. Elles se mirent à exécuter une danse frénétique, quelques possédés

s'affrontant tête contre tête, comme des taureaux luttant dans un pâturage. Hommes et femmes se roulaient dans la poussière. Deux jeunes filles, étendues sur le dos, tressautaient rythmiquement et se déplaçaient par saccades. Des Simbi, s'emparant de chaises, menacèrent de se les lancer aux visages, mais n'en firent heureusement rien. S'abandonnant corps et âme au rythme des tambours les "Simbi" ne semblaient obéir qu'aux impulsions de leur propre fantaisie.

Un grand nombre d'Ezili appartiennent à la classe des petro. Ezili-jé-rouge, dont nous avons signalé le caractère malfaisant, passe pour être l'épouse de Simbi-yan-dezo. La violence de ce dernier, lorsqu'il est ivre, l'oblige parfois à le quitter. Les autres Ezili petro sont Ezili-mapyang, Ezili-coeur-noir, Ezili-boumba et Ezili-kokobé (Ezili la recroquevillée). L'épithète qui leur est attachée suggère donc la méchanceté et il est probable que toutes sont des loa disposées à seconder les sorciers qui flattent leurs instincts cruels. Dans le chant suivant, Ezili-kan-likan est accusée de manger du "cabri à deux pieds", c'est-à-dire de la chair humaine :

Ezili kanlikan elou,
A la loa qui raide (bis)
Ezili ounmandé cochon
M'apé ba ou li
Ezili mandé cabrit dé pied
Coté poul'prend pou ba-li.

(Ezili kanlikan elou, ah, quel loa sévère. Ezili, tu demandes un bouc à deux pieds, où pourrais-tu le prendre ?).

Marinette-bois-cheche, l'un des loa les plus redoutés de la classe des petro, nous est particulièrement bien connue grâce à une excellente monographie que Madame Odette M.Rigaud et M. Lorimer Denis lui ont consacrée. C'est une diablesse vouée au mal et l'exécutrice des basses oeuvres de Kita, lui-même un grand loa sorcier. La chouette est l'animal symbolique de Marinette ou, si l'on veut, elle est une chouette, car ceux qu'elle possède s'efforcent de ressembler à cet oiseau. Ils font "bec à terre" - baissent la tête - laissent pendre leurs bras comme des ailes et recourbent leurs doigts en griffes. Marinette est surtout révérée par les loups-garous qui lui font des "services" propitiatoires lorsqu'ils ont besoin de son aide. Elle vagabonde dans les bois et c'est là que ses "serviteurs" viennent déposer leurs offrandes dans des endroits secrets. Elle s'y rend à la faveur de la nuit, afin de ne pas devoir partager sa nourriture avec quelque autre loa, car elle passe pour une divinité "chiche".

Le culte de Marinette-bois-cheche n'est pas répandu dans tout Haïti. Au moment de notre séjour, il gagnait les départements du sud. Les cérémonies en son honneur sont célébrées en pleine campagne sous une tente élevée près d'un "poteau-démembré". On allume un grand feu dans lequel on jette du sel et de l'essence. Le houngan provoque des possessions parmi l'assistance en frappant les gens qui l'entourent avec un foulard rouge. Par la bouche de ses "chevaux", Marinette avoue ses crimes et se vante du nombre de gens qu'elle a "mangés". Houngan et possédés se jettent dans le feu qu'ils piétinent jusqu'à ce qu'ils l'aient éteint. On lui sacrifie des poules - celles-ci doivent être plumées vivantes -, des chèvres et des truies de couleur noire. Marinette-bois-cheche est

la maîtresse de Petro-jé-rouge, mais est aussi la femme de Ti-Jean-pied-sec, connu aussi sous le nom de Ti-Jean-pied-fin, Prince Zandor, Ti-Jean Zandor; c'est le même personnage que le Joãozinho du folklore brésilien. C'est un petit homme, habillé de rouge, qui sautille sur une jambe et se perche volontiers sur le sommet des palmistes, d'où il surveille les routes et d'où il se jette sur les passants, qu'il tue pour les manger. Il m'a suffit d'observer les jeux de physionomie et les gestes d'une femme que Jean Zandor habitait pour que me fût révélée toute sa nature violente et rageuse. La possédée, les yeux dilatés et fixes, commença par marcher à reculons, les bras dans le dos. Quand les tambours s'arrêtèrent, elle tomba à genoux près de la fosse contenant les restes du sacrifice, et se mit à jeter furieusement les bras d'un côté et de l'autre, comme un être en proie à un immense chagrin. Puis, croisant les bras sur la poitrine, elle les mordit à belles dents. Quand on eut fait éclater près d'elle de petites charges de poudre, elle tendit ses bras vers la fumée et, plongeant sa tête dans la fosse, la secoua avec une énergie presque féroce.

Les loa Mondongue-mousai font aussi partie d'un des nombreux groupes Congo; ils sont très célèbres, même en dehors des milieux vodouisants, à cause d'une singularité de leur culte: on leur offre des chiens vivants dont les loa mordent le bout de l'oreille pour en sucer le sang. Comme ce sont des génies malfaisants, il y a danger à ne pas les satisfaire. A Marbial, une famille qui avait pris à la légère la requête des Mondongue, en fut cruellement punie: elle perdit un enfant, et, le jour des funérailles, un loa Mondongue descendit dans un parent pour annoncer que si on lui avait donné du chien à manger, l'enfant serait encore en vie.

Les Guédé.

Bien que les membres de la grande famille des Guédé soient rattachés aux principales classes de loa, ils n'en occupent pas moins par rapport à celles-ci une position tout à fait marginale. L'ambiguïté de leur état tient, sans doute, à ce qu'ils sont les génies de la Mort. Ils ne manquent jamais de se manifester au cours des cérémonies, mais leur apparition est toujours tardive, car leur présence est jugée inquiétante par les autres loa qui les craignent et les évitent. Souvent ils prennent la fuite à leur approche. Il ne faut pas confondre les Guédé avec les âmes des morts et les revenants. Même si, par leur accoutrement, ils cherchent à représenter des cadavres, ils ne peuvent être qualifiés de "morts". Ce sont des loa de même essence que les autres, mais dont les activités et les fonctions se circonscrivent au domaine de la Mort.

A l'époque de la Toussaint, les Guédé s'abattent sur les villes et les campagnes; ce n'est pas seulement dans les houmfo que l'on rencontre leurs possédés, mais aussi dans les rues et sur les places publiques où ils s'exhibent en plein midi. La seule vue des Guédé suffirait à provoquer l'effroi en raison des images funèbres qu'ils suggèrent, si ces esprits n'alliaient à leur caractère sinistre un tempérament cynique, jovial et franchement obscène. Leur entrée en scène est toujours accueillie avec joie par l'assistance. Elle sait que l'on peut compter sur eux pour introduire dans le déroulement des cérémonies une note de franche

comédie. Leur voix nasillarde provoque à elle seule le rire, bien qu'elle soit censée reproduire la façon de parler de la camarde. Leur langage est plein d'imprévu. Ils déforment les mots les plus communs ou les remplacent par d'autres. Les lunettes deviennent des "doubles languettes", le rhum du "pissetigue", le clairin "claleko". La salacité des Guédé ne se limite pas à leur langage: quand ils s'affublent d'un grand phallus de bois, ils déchaînent des bouffonneries qui bravent l'honnêteté. Toutes leurs plaisanteries ne sont pas aussi épicées. Il en est de plus innocentes, comme par exemple de se verser du rhum dans l'oreille ou de boire une décoction de piment - de vingt et un piments, dit-on, - ou de s'en laver le visage. Ceux qui se risqueraient à ce jeu sans être habités par un Guédé seraient cruellement brûlés.

Leur danse favorite est le banda, au rythme entraînant, mais qui consiste en déhanchements suggestifs et qui se prête à des fioritures lascives. Les Guédé possèdent un répertoire de chansons égrillardes ou simplement ordurières qu'ils chantent en affectant des airs stupides, le doigt levé et en prolongeant les dernières notes.

Ce portrait serait incomplet si on n'ajoutait que les Guédé sont volontiers farceurs, que plusieurs d'entre eux sont des génies chapardeurs et mendient sans vergogne. C'est peut-être parce qu'ils sont 'vagabonds' que certains Guédé sont si "chiches". Ils font enterrer les aliments qu'on leur offre et qu'ils ne peuvent consommer pour venir les déterrer plus tard et les manger tout pourris.

L'accoutrement des Guédé reflète l'ambivalence de leur caractère. Par certains côtés, il est effrayant et, par d'autres, ridicule. Ils se coiffent de chapeaux claque, de melons ou de vieux chapeaux de paille garnis de crêpe, ils enfilent une vieille redingote noire, sans doute pour représenter un croque-mort ou un personnage officiel en deuil. Parfois, ils portent un col montant et des manchettes amidonnées. Ils sont invariablement munis d'une canne et tiennent à la main leur bouteille de "trempé", qui est surmontée d'une croix noire. Il est un accessoire que les Guédé considèrent comme indispensable: ce sont des lunettes, noires de préférence. Si on ne les leur fournit pas, ils iront les voler sur le nez des spectateurs. D'autres Guédé, afin de ressembler à des cadavres, se mettent du coton dans la bouche et les narines et s'attachent une mentonnière en toile blanche autour du visage.

Baron-Samedi, Baron-la-croix, Baron-Cimetière, Guédé-nibo et Madame Brigitte sont les représentants les plus en vue de cette redoutable famille de loa. Les "Barons" forment une sorte de triade, si unie qu'on ne sait s'ils sont des divinités distinctes ou les trois aspects d'une seule et même divinité. L'imagination populaire prête à Baron-Samedi l'aspect d'un entrepreneur de pompes funèbres. Dans certains houmfo des chromos représentant le "débauché", un noceur décavé, en redingote qui est ramené chez lui par deux joyeux compagnons, sont censés figurer Baron et ses deux "frères". Son emblème est une croix noire surmontant un faux tombeau et que l'on revêt d'un haut de forme et d'un habit noir. Les instruments du fossoyeur (pelle, pic et houe) font partie des attributs de Baron, et c'est pourquoi il est aussi connu sous l'épithète de Trois-pelles, Trois-piquois et Trois-houes. Les récipients dans lesquels sont déposées les offrandes à ce loa sont

peints en noir et décorés d'un crâne et de tibias.

L'épouse de Baron, Grande Brigitte, Maman ou Mademoiselle Brigitte a elle aussi une autorité sur les cimetières, en particulier sur ceux où une femme fut enterrée la première. De son union avec Baron sont nés le général Jean Baptiste Tracé (Tracé-Jean-Simon) qui"trace" le pourtour des tombes, le général Fouillé, qui les"fouille", Ramasseur de Croix, et enfin une bonne trentaine de Guédé dont nous parlerons plus loin.

C'est à propos de Guédé-nibo que nous avons recueilli un des rares vestiges de mythes africains dont le souvenir se soit conservé. Loco, en passant par le pont de Miragoane, heurta du pied un paquet. Il le ramassa et l'ayant ouvert, il vit qu'il contenait une pierre. Il la porta dans son houmfo, où elle se transforma en enfant. Loco, fort embarrassé, alla consulter son voisin Ogou, qui lui conseilla de baptiser le petit garçon. Maître Ogou devint son parrain et plus tard l'adopta pour faire son éducation. Nibo veut même se faire passer pour le frère d'Ogou-badagri, au grand déplaisir de ce dernier, qui le tient en grand mépris. Si, à l'occasion d'une cérémonie, Ogou-badagri rencontre Nibo, il le chasse ou le force à s'agenouiller pour lui demander pardon.

Nous venons de voir qu'il fait partie du Gouvernement de Baron. Il n'est jamais loin de ce loa, comme il est dit dans le chant suivant:

Déyè la croix Guédé (bis)
Guédé-nimbo qui dit
Ou déyè la croix
Grand merci, Bon Dieu,
etc...

En fait, ses attributs se confondent avec ceux du chef de la famille. Il veille sur les tombes et c'est à lui que les magiciens doivent s'adresser s'ils veulent se servir d'un mort dans leurs rites d'envoûtement.

Beaucoup de membres de la famille Guédé ne sont pour nous que de simples noms, faute d'avoir pu nous faire une idée de leur caractère en observant la conduite de ceux qu'ils possèdent. Guédé-vi porte le nom qui est donné au Dahomey à l'ancienne population du plateau d'Abomey, qui était censée descendre de Guédé; Guédé-oussou est une divinité quelque peu déchue de la haute position qu'elle occupait au Dahomey, où on la révère toujours. Guédé-loraille (l'orage) est une femme de petite taille, qui se manifeste pendant les orages. Guédé-ti-wave ne m'est connu que par un chant où il se plaint des injustices qui lui sont faites et de la mauvaise nourriture qui lui est servie. Guédé-masaka est un génie féminin "qui porte dans une sacoche un cordon ombilical et des feuilles empoisonnées".

L'image que je tracerai des autres membres de cette intéressante famille m'est suggérée par le comportement de ses possédés. Guédé-brave, en dépit de son nom, m'est apparu sous l'aspect d'un personnage fanfaron, impudent et chapardeur. Il est célébré par un chant qui ne manque pas d'une certaine envolée lyrique :

Moin di brave-ô !
Rhélé brave-ô, garçon téméraire !
Bout' bannan(e) li, témérai(re) !
Morceau poul(e) li téméraire !
Gnou coup clairin li témérai(re) !
Morceau patate li témérai(re) !
M'apé rhélé brave Guédé.
Vini sauver z-enfant là-haut !
Brave-ô ! rhélé brave !
Garçon témérai(re) !

(Je dis Brave, oh! Appelez Brave, oh! C'est un garçon téméraire ! Son bout de banane est téméraire ! Son morceau de poule est téméraire ! Son coup de clairin est téméraire ! Son morceau de patate est téméraire ! J'appelle Brave-Guédé. Venez là-haut sauver les enfants ! Brave, oh ! Appelez Brave ! C'est un garçon téméraire!)

Capitaine Zombi ou Capitaine Guédé est resté pour moi attaché au souvenir du houngan Baskia qui fut possédé par lui au cours d'une danse. Les pantalons retroussés jusqu'au-dessus des genoux, un gros cigare à la bouche, Capitaine Zombi venait offrir à ses amis des rasades de rhum. Guédé-double - ainsi nommé sans doute parce que c'est un loa qui confère le don de double vue - s'incarnait dans une jolie hounsi du houmfo d'Abraham qui, lui, était possédé par Guédé souffrant. Quand il était habité par ce loa, Abraham revêtait une robe noire, se coiffait d'un chapeau melon et tenait à la main une boule de cristal dans laquelle il lisait l'avenir de ses invités. C'est dans le même sanctuaire que je fis connaissance avec Guédé-z-araignée, qui forçait son "cheval" à mimer les mouvements de cet insecte. Guédé-ti-pete descendait toujours dans la tête d'une malheureuse fille qui, à la suite de quelque maladie, avait perdu son nez. Elle enfilait pour l'occasion un suroît de marin et dansait de la façon la plus gaie en jetant ses jambes aussi haut que possible. Guédé-fatras ne manquait jamais de posséder le houngan Tullius qui exécutait alors sa fameuse danse de Fatras que j'ai décrite ailleurs. Un chant à l'honneur de Fatras contient sous forme de questions et de réponses un éloge de la puissance des Guédé:"Si vous avez besoin d'un wanga, où allez-vous? A la maison de Guédé ! Si vous avez besoin d'un conseil, où allez-vous ? A la maison de Guédé. Si vous avez besoin d'un traitement, où allez-vous ? A la maison de Guédé."

Linteau est un loa enfant de la famille des Guédé qui impose un comportement puéril à ceux qu'il "monte". Ceux-ci marchent gauchement, avec une certaine raideur, comme un bébé qui sait à peine se servir de ses jambes. Ils prononcent des paroles incohérentes et pleurent pour qu'on leur donne à manger. L'assistance traite Linteau en petit enfant et le taquine gentiment. Guédé-fait-que-paraître, qui ne s'est manifesté en ma présence qu'en une seule occasion, s'est comporté en membre de la famille sans se singulariser par quelque particularité. Il parlait du nez, proférait des obscénités et chanta un chant scabreux. Ayant offert, par l'entremise de Desina, une grande fête aux Guédé, ceux-ci accoururent en foule et dansèrent le plus joyeusement du monde jusqu'à l'aube. Parmi mes invités, on me signala Guédé-caca, Guédé-andre-toute, Pignatou-Guédé et Madame Kikit ! Achille-piquant est un parent des Guédé dont il a le nasillement et la curieuse habitude de se verser du rhum dans l'oreille.

****

N O T E S A M E R I C A N I S T E S

Y eut-il des nègres en Amérique avant Colomb ?

par Juan COMAS (Mexico)
(traduction G.Lobsiger)

Dans un travail de Fritz Weitzberg publié dans les "Mémoires de la Société scientifique Antonio Alzate (tome 40, pp.97-107, Mexico 1922) sous le titre "Contribution à l'histoire de la découverte précolombienne de l'Amérique" sont examinés quelques témoignages relatifs à la présence de noirs africains en Amérique avant 1492.

Weitzberg cite un article paru dans le "Bulletin de l'Institut d'Egypte" (tome 2, pp.57-59, 1920) sous le titre "Deuxième tentative des Musulmans pour découvrir l'Amérique" dans lequel son auteur, Ahmed Zeki Pacha, rapporte que Mohamed Gao, sultan de Guinée, fit armer, vers l'an 1300, une flotte de nombreux bateaux pour tenter de vérifier s'il y avait de la terre ferme de l'autre côté de l'Atlantique; mais l'expédition, à laquelle participait Mohamed Gao lui-même, ne revint jamais à son point de départ.

Cette histoire fut contée en 1324 par Muza*, successeur de Mohamed Gao, à Ibn Amir Hadjeb, gouverneur du Caire, au moment de son passage par cette ville lors de son pèlerinage pour La Mecque. Ibn Amir Hadjeb transmit à son tour le récit au savant Ibn Fadl Allah al Omari, qui le conserva dans sa fameuse Encyclopédie (vol.2 de la Bibliothèque Sultanieh, p.593) d'où Ahmed Zeki Pacha le traduisit en français vers 1920.

Weitzberg ajoute une série de raisonnements à l'appui de l'hypothèse d'une telle expédition: a) ce n'est pas un récit fantastique, mais le souvenir d'un événement historique; b) la flotte noire de Guinée qui partit en exploration vers 1300 ne se perdit pas dans l'Océan, mais elle arriva aux côtes d'Amérique, ce qui justifie certaines remarques que l'on trouve chez les Chroniqueurs.

Nous avons eu de notre côté la curiosité de rechercher les renseignements que nous pourrions obtenir à ce sujet et voici le résultat :

1 - Antonio de Herrera, dans son "Histoire générale des actes des Espagnols dans les îles et la terre ferme de la mer océane" nous raconte, faisant allusion au troisième voyage de Colomb au Nouveau-Monde: "Il dit aussi, que par ce chemin, il pensait vérifier ce que disaient les Indiens de Hispaniola, que des gens noirs y avaient été, dans le sud et le sud-est, qui apportaient les fers de sagaies d'un métal qu'ils nommaient guanin, duquel il avait envoyé aux Rois, après avoir fait l'analyse dont il résultait que sur 32 parties, 18 étaient d'or, 6 étaient d'argent et 8 de cuivre (Tome 1, p.325, Ed.Guarania, Asunción del Paraguay, 1944)."

---

*Nous conservons l'orthographe originale espagnole; Muza est transcrit par les auteurs français par "Moussa" (NdT).

Ultérieurement, nous n'avons pu trouver aucune autre référence sur ce point: à savoir si Colomb effectua sa recherche dans le sens mentionné et moins encore sur les résultats qu'il put obtenir; mais le fait est que l'on signale la présence de personnes noires à Hispaniola avant l'importation d'esclaves.

2 - Pierre Martyr d'Angleterre dans ses "Décades du Nouveau Monde" (Ed.Bajel, Buenos Aires 1944, Décade III, Livre 1, chap. II, pp.199-200) parlant de l'expédition de Vasco Nuñez de Balboa au Darien, dans la région "nommée Cuarecua" dont le cacique "portait le même nom", ajoute: "Ils rencontrèrent là des esclaves noirs d'une région qui n'est éloignée de Cuarecua que de deux jours et où ne s'élèvent que des noirs féroces et indiciblement cruels. Ils pensent qu'à une autre époque des Nègres vinrent d'Ethiopie pour voler et que, naufragés, ils se fixèrent dans les montagnes. Ceux de Cuarecua haïssent ces nègres et ils se tuent ou se réduisent mutuellement en esclavage".

3 - F.López de Gómara dans son "Histoire générale des Indes" (Ed.Espasa-Calpe SA, Madrid 1941, tome I, chap.62, p.143) rapporte que Vasco Nuñez de Balboa pénétra dans "Cuarecua; il n'y trouva ni pain ni or, qui avaient été jetés avant le combat. Mais il obtint quelques esclaves noirs du suzerain. Il demanda leur provenance et on ne sut que lui dire ou faire comprendre qu'il y avait des hommes de cette couleur dans les parages, avec lesquels ils avaient ordinairement des guerres. Ceux-ci furent les premiers noirs vus aux Indes et même je pense qu'on ne les a plus vus".

4 - De son côté, B.de Las Casas dans l'"Histoire des Indes" (Ed.du Fonds de Culture Economique, Mexico 1951, tome II, pp.591-592) fait allusion à cet épisode en disant textuellement: "Ils commencèrent leur chemin par les hautes montagnes, pénétrant dans le fief et district d'un grand seigneur nommé Quarequa..." et après avoir décrit le combat de Vasco Nuñez de Balboa et ses troupes contre les Indiens commandés par Quarequa, ajoute: "ici mourut le roi et seigneur noir avec ses principaux...".

Ici, le nègre paraît être le propre Quarequa; alors que pour Gómara et Martyr d'Angleterre il s'agissait d'esclaves noirs qui allaient avec les Indiens de Quarequa. La contradiction n'est pas très en faveur de la véracité du fait.

5 - Antonio de Herrera, dans l'oeuvre et édition citées (Tome II, Décade I, Livre X, chap.1, pp.234-235) parle de l'épisode de la lutte avec le cacique Quarequa, mais ne fait aucune allusion à l'incident des nègres.

6 - De même Gonzalo Fernández de Oviedo dans l'"Histoire générale et naturelle des Indes" (Ed.Guarania, Asunción del Paraguay, 1944, tome VII, p.113) mentionne l'expédition de Vasco Nuñez de Balboa aux terres du cacique Cuarecua (qu'il nomme Careca), mais sans la moindre référence à des esclaves noirs.

* * *

Les éléments dont nous disposons sont donc rares et contradictoires; il serait aventureux de conclure en faveur ou contre les affirmations de Martyr d'Angleterre, A.de Herrera et López de

Gómara, même en prenant comme précédent le récit de l'expédition du sultan de Guinée à travers l'Atlantique vers l'année 1300.

Nous croyons qu'il serait réellement intéressant qu'un historien réalisât une recherche minutieuse et exhaustive dans les sources du XVIme siècle, spécialement en ce qui concerne les Antilles, l'Amérique centrale et les côtes vénézuéliennes. C'est seulement ainsi que nous pourrons arriver à savoir d'une façon certaine si oui ou non il y eut, au XIVme siècle, des immigrations noires dans la région tropicale américaine, telles que les Vikings en réalisèrent dans la zone septentrionale aux XIme et XIIme siècles.

Août 1955.

****

Y.KNOROZOV: Bref résumé des études faites en Union Soviétique sur l'ancienne écriture maya*.

par Georges LOBSIGER.

Cette publication de 50 pages, rédigée en russe et en anglais, comprend 28 pages de texte et 22 pages de tableaux. Il s'agit d'une publication préliminaire de matériaux préparés par l'Institut d'Ethnographie de l'Académie des Sciences de Moscou, consacrée au "LANGAGE ECRIT DES INDIENS MAYAS"**.

Partant de leur conception générale du développement des sociétés, les savants soviétiques s'appliquèrent à lire le maya en tenant compte d'un fait essentiel: l'apparition du hiéroglyphe au cours de l'évolution des groupes humains au moment du passage de l'ordre tribal à la société avec classes. Ce fait social explique la ressemblance des moyens graphiques de transmission utilisés par des cultures parallèles, malgré l'éloignement dans le temps et l'espace. Il supprime la notion d'influences culturelles venues de l'extérieur et de relations inexplicables entre des peuples éloignés.

Les signes mayas ne semblent pas avoir été empruntés à l'étranger. Leur origine locale est prouvée par le sens phonétique des mots qui correspond à celui de l'objet représenté, même

---

*Rapports des délégations soviétiques au Xme Congrès international des Sciences historiques à Rome. Publications de l'Académie des Sciences de l'URSS, Moscou, 1955.

**M.Sven Stelling-Michaud, professeur d'histoire à l'Université de Genève et membre de la Société suisse des Américanistes, nous a transmis cette publication à son retour du Xme Congrès international des Sciences historiques à Rome. Nous le remercions très vivement de nous avoir fait connaître les travaux des américanistes de l'URSS dont nous attendons les publications avec intérêt.

si l'on admet que la transcription des mots mayas effectuée au XVIme siècle par les Espagnols n'a pas été conduite avec la rigueur scientifique indispensable.

Les caractéristiques de la langue maya sont perceptibles dans les textes déchiffrés et il faut relever que beaucoup des 170 signes les plus usuels sur les 270 signes recensés, ont trait aux éléments primordiaux de la culture maya, basée sur le système agricole du MILPA. Il s'ensuit que cette écriture autochtone s'inscrit dans le cadre d'un phénomène universel et c'est de ce concept que doit procéder une interprétation plus rationnelle que celles qui prévalurent jusqu'alors. L'histoire du peuple maya et de ses institutions appartient à l'histoire générale et doit prendre place dans nos connaissances. Dès le début du XIXme siècle, on s'ingénia à déchiffrer les nombreux monuments littéraires, peints ou sculptés, découverts sur les lieux où fleurit la culture maya. Mais des méthodes erronées vicièrent les essais des premiers chercheurs. Les signes furent lus, selon la mode de l'époque, d'abord phonétiquement, puis idéographiquement, puis sous l'angle astronomico-mathématique. Toutes ces théories conduisirent la lecture des hiéroglyphes mayas dans une impasse.

Après cette partie critique, assez vigoureuse, le rapport présente des considérations positives. Cette étude s'oppose à l'hypothèse idéographique pure et se base sur la descendance directe du hiéroglyphe de la pictographie. Ici, on perçoit l'utilisation simultanée de trois catégories de symboles: idéographiques, phonétiques et déterminatifs. Ces derniers qualifient et précisent le sens de certains symboles. Les caractères figurent l'objet représenté soit en entier, soit en partie, qui peut être lu littéralement ou suivant l'allusion à un caractère spécifique. Certaines fonctions déterminatives sont notées par un signe indicateur. Un mot peut être figuré par des signes de différents types et de nombreuses combinaisons sont possibles. On note la présence de signes alphabétiques, syllabiques et syllabo-alphabétiques. Une série de lectures nouvelles est publiée dans trois tableaux, dont le premier présente cinquante lectures de signes isolés, avec références à l'alphabet de Landa à titre de comparaison; le second tableau expose cinquante exemples de rédactions de mots avec références aux Codex et enfin dix phrases sont expliquées dans le troisième tableau.

Cette monographie en préparation est donc basée non seulement sur de nouvelles méthodes formelles de lecture, mais aussi sur d'autres principes que ceux qui guidèrent les recherches antérieures. Elle tient compte surtout du fait sociologique et économique. L'organisation du peuple maya expliquerait le caractère particulier et original de cette écriture nettement autochtone.

Mars 1956.

****

Fouilles archéologiques en Guyane britannique.

par Mauricio PARANHOS da SILVA.

Les archéologues américains Betty J.Meggers et Clifford Evans viennent de publier le rapport préliminaire de la campagne de fouilles réalisée par eux en Guyane britannique en 1952-53(*).

L'importance de ces travaux mériterait que l'on reproduisît entièrement ce premier rapport dont nous nous voyons malheureusement obligés de résumer les points essentiels. La Société suisse des Américanistes est heureuse de pouvoir ainsi contribuer à divulguer les résultats préliminaires de travaux réalisés par deux de ses membres correspondants.

Cette campagne de fouilles a permis de reconnaître et d'étudier systématiquement 95 sites répartis dans quatre régions essentielles du pays, à savoir: 1) dans le District Nord-Ouest, à proximité de la frontière avec le Venezuela, dans un territoire circonscrit à la zone marécageuse côtière et comprenant les fleuves Waini, Barama, Barima et Aruka; 2) Rupununi Savanna, dans la partie centre-ouest de la colonie, comprenant le cours supérieur du fleuve Rupununi, affluent de la rive gauche du Rio Essequibo, et le cours moyen du fleuve Takutu, affluent du Rio Branco qui débouche par le Rio Negro dans l'Amazone; 3) le Haut Essequibo, englobant un territoire allant jusqu'à la frontière du pays avec le Brésil; 4) le District Demerara, dans une zone située le long du fleuve Abary qui se jette dans l'Océan Atlantique.

Sept phases culturelles distinctes ont pu être déterminées, qui, à l'exception de deux portant les noms de tribus indiennes connues, ont été désignées par des noms de lieux car on ignore quels furent les peuples qui en sont responsables.

1) Dans le District du Nord-Ouest, trois phases culturelles furent déterminées, qui sont par ordre chronologique: Alaka, Mabaruma et Koriabo. Les sites de la phase Alaka sont constitués par d'importants dépôts de déchets compacts composés de coquilles d'huîtres, moules, peignes, lambis, arêtes de poissons, etc., dans lesquels un matériel lithique assez grossier a été retrouvé ainsi que des tessons de céramique et des squelettes humains. On a pu identifier différents types et styles de céramiques et il convient de signaler tout particulièrement les céramiques de la phase Mabaruma dont la technique, l'incision, le modelage et les formes présentent une si forte ressemblance avec celles du type Barrancoïde, propre au cours inférieur de l'Orénoque et de Trinidad, qu'il ne semble exister aucun doute quant à la provenance de cette phase culturelle. Il faut souligner l'importance de ce fait car il s'agit là de l'unique influence provenant du Venezuela qu'il ait été donné de constater en Guyane britannique.

(*) Betty J.Meggers and Clifford Evans: "Preliminary Results of Archeological Investigations in British Guiana", Re-printed from "Timehri", No.34, 1955, The Journal of the Royal Agricultural and Commercial Society of British Guiana.

2) Dans Rupununi-Savanna, les 39 sites archéologiques reconnus et explorés appartiennent tous à la phase culturelle Rupununi; il s'agit de 25 lieux d'habitation, de 5 grottes, de 7 cimetières et de 2 sites dont la signification religieuse possible fait penser à certains sites similaires de la phase Aruã de la Guyane brésilienne. Deux types principaux de céramiques ont été identifiés et un important matériel lithique a été exhumé. Les cimetières ont révélé deux modes d'inhumation: double inhumation et incinération, ainsi que l'existence d'un culte funéraire.

3) Dans la région du cours supérieur du fleuve Essequibo, 34 sites, situés le long des rives du fleuve, ont permis l'identification de deux phases culturelles: la phase Taruma et la phase Wai-Wai. Ce sont les deux seules phases qui ont pu être rattachées à des tribus indiennes connues. Les Taruma ont entièrement disparu au début du siècle et les Wai-Wai, qui proviennent du territoire brésilien où une partie de leurs tribus vivent encore, ne semblent être arrivés en Guyane britannique que depuis une centaine d'années. Au point de vue céramique, la phase Taruma comprendrait huit types principaux, tandis que trois sont attribués à la phase Wai-Wai.

4) Dans le District de Demerara, une seule phase culturelle a pu être déterminée, la phase Abary. Trois styles stylistiques différents ont été établis; le dégraissant employé pour l'un d'eux (cendres de cariapé) suggère une provenance nord-ouest, tout en excluant une origine du District Nord-Ouest, bien que des rapports aient certainement existé entre ces deux régions.

A part une pénétration tardive de la culture Barrancoïde venant de l'Orénoque et de Trinidad, il n'a été retrouvé aucune trace qui permette de supposer que des migrations indiennes soient venues de cette direction en Guyane britannique; il n'existe également aucune preuve permettant de croire que ce mouvement migratoire ait passé par la côte de Guyane ou que, remontant l'Essequibo, il soit arrivé sur l'Amazone par le Rio Branco ou le Mapuera.

Les constatations qu'imposent les fouilles archéologiques de la Guyane britannique viennent confirmer les conclusions précédemment énoncées par Evans en ce qui concerne la Guyane brésilienne et en étendre la portée. Les perspectives nouvelles que les campagnes successives réalisées par Meggers et Evans ouvrent à l'histoire des cultures indiennes de cette partie de l'Amérique du Sud, viennent modifier considérablement certaines théories et hypothèses de travail précédemment suggérées par des spécialistes. Ces travaux démontrent notamment que la présence de peuples céramistes dans toute la partie nord-est de l'Amérique du Sud connue sous le nom de Guyane est de date récente, généralement postérieure à la découverte du Nouveau Monde. La théorie énoncée par Steward, situant sur l'actuel territoire de la Guyane britannique le lieu d'origine des cultures du type "forêts tropicales", et, partant de ce lieu, supposant leur diffusion dans tout le bassin amazonien, doit être définitivement écartée. Le fait que cette région présente un grand nombre de traits culturels caractéristiques des cultures du type "forêts tropicales" doit être interprété d'une façon tout à fait différente que précédemment: la Guyane britannique ne constitue pas le point d'où irradièrent les peuples à culture "forêts tropicales" mais bien l'endroit où, fuyant

l'invasion de certains peuples indiens d'abord et des blancs ensuite, ils vinrent se réfugier. Les fouilles sont également venues confirmer que l'ensemble du territoire de la partie nord-est de l'Amérique du Sud fut, jusqu'à une époque relativement récente (1400-1500), peuplé par des tribus à culture pré-céramique, donc du type dit "marginal".

La théorie de Steward relative aux cultures dites "circum-caraïbes", qui auraient donné naissance aux cultures "forêts tropicales" en dégénérant dans le milieu ambiant, doit également être revisée. Enfin, du même coup, s'effondre la vieille légende du XVIme siècle qui voulait que cette partie de l'Amérique ait été le siège de l'Eldorado. L'espoir que nourrissaient certains archéologues de découvrir en cette région les vestiges de hautes civilisations est définitivement enfui; la légende et le rêve y perdent, certes, mais la science y acquiert de nouvelles connaissances qui, à leur tour, ouvrent la voie à de nouvelles recherches et à une meilleure appréciation de l'histoire des peuples amérindiens.

Il est permis d'espérer que le rapport définitif des importants travaux réalisés par Meggers et Evans permettra, lorsqu'il sera publié, de parfaire le tableau d'ensemble de nos connaissances archéologiques concernant les Guyanes et viendra apporter des clartés nouvelles sur les peuples précolombiens de la partie nord-est de l'Amérique du Sud.

****

Une biographie de J.-J.von Tschudi.

par Horace van BERCHEM.

La Société suisse des Américanistes a, dès sa création, considéré comme une de ses tâches d'attirer l'attention sur la part qu'ont pris les voyageurs et les chercheurs suisses au développement des connaissances relatives au Nouveau Monde. Parmi eux figure au tout premier rang Johann Jakob von Tschudi. Dans un des premiers numéros de ce bulletin (Mars 1951), M.H.Dietschy a donné quelques indications sur la vie et l'activité de ce remarquable Glaronnais. Celles-ci étaient en général peu connues jusqu'ici. A part deux courtes notices dans les lexiques biographiques allemand et autrichien, nulle étude d'ensemble n'avait encore été tentée. M.Paul-Emile SCHAZMANN, de la Bibliothèque nationale suisse, vient de combler cette lacune et il faut beaucoup l'en remercier (1). Ainsi est retirée d'une ombre relative pour être mise en pleine lumière une personnalité scientifique et morale de grande classe qui fut un véritable pionnier de l'exploration andine et brésilienne. M.Schazmann - qui n' en est pas à ses premières armes biographiques - possède l'heureux talent

---

(1) Paul-Emile SCHAZMANN: "J.-J.de Tschudi, explorateur, médecin, diplomate". Editions "Mensch und Arbeit", Zurich, 1956.

de savoir reconstruire à partir de documents innombrables et disparates l'harmonieuse personnalité des hommes qui ont tenté sa plume. C'est qu'à une grande probité dans l'analyse minutieuse des faits, indispensable à qui veut pénétrer avec succès l'oeuvre d'un homme de science, il joint la sensibilité intuitive d'un poète. Si l'on ajoute à cela la qualité de sa langue, on aura réuni les éléments d'une excellente biographie.

Nous nous bornerons à esquisser ici les principales étapes de l'activité de Tschudi relative à l'Amérique en laissant de côté la part proprement européenne de son existence.

C'est par les sciences naturelles que J.-J.von Tschudi (1818-1889) a abordé l'Amérique. Il avait été dès l'enfance un observateur infatigable de la nature, et géographie physique, faune, flore se partageaient son enthousiasme. A Zurich, puis à Neuchâtel auprès du célèbre Agassiz, il s'orienta vers la zoologie. C'est dans cette ville, où oeuvrait une remarquable équipe de naturalistes, que se détermina la vocation de grand voyageur du jeune homme: chargé de rapporter pour le musée de Neuchâtel des collections d'animaux exotiques, il s'embarquait en 1838, âgé de 19 ans, sur un navire de commerce partant pour le tour du monde. Mais c'est à Lima qu'à la suite de vicissitudes politiques prit fin pour lui le voyage. Là, les circonstances allaient faire de lui un américaniste.

Le séjour, au début forcé, de quatre ans qu'il fit au Pérou de 1838 à 1842 eut une influence décisive sur l'orientation de sa vie. Il parcourut le pays de la côte à la puna des Cordillères et aux versants tropicaux de la "Montaña", et il vécut notamment de nombreux mois seul avec un camarade dans une cabane construite de leurs mains en pleine forêt vierge du versant amazonien des Andes, chez les Indiens Chunchos. De zoologue qu'il était en arrivant au Pérou, le jeune homme se fit médecin (1) puis anthropologue, ethnologue, archéologue et même philologue. Cependant qu'il accumulait de riches collections d'animaux, il multipliait dans de nombreux domaines les observations et les recherches.

C'est dans des conditions matérielles le plus souvent déplorables, sans argent et entouré de périls de toute espèce dont le moindre ne fut pas la maladie, qu'au prix d'une indomptable énergie Tschudi mena au cours de ces années ce qui devait être l'une des premières explorations méthodiques des Andes péruviennes. Outre les très riches collections d'animaux et une collection de crânes indiens, la moisson de ces quatre ans d'exploration au Pérou comprend les principaux ouvrages suivants :

1) "Untersuchungen über die Fauna Peruana auf einer Reise in Peru während der Jahre 1838-1842" (Recherches sur la faune péruvienne), Saint-Gall, 1844-46, gros volume de 723 pages de texte et 72 magnifiques planches en couleur exécutées sous la surveillance attentive de l'auteur. Cette oeuvre de pionnier sur la

---

(1) Docteur en philosophie de l'Université de Zurich, il avait acquis le baccalauréat en médecine de l'Université de Lima et fut reçu docteur en médecine et en chirurgie par l'Université de Wurzbourg en 1844.

faune d'une région encore inexplorée dans ce domaine frappe par la précision et la probité des descriptions et par l'exactitude des illustrations. Celles-ci - fait nouveau pour l'époque - furent presque toutes dessinées d'après les exemplaires ramenés du Pérou par le naturaliste. L'ouvrage, où Alexandre de Humboldt avait d'emblée reconnu la main d'un maître, constitue pour nombre d'espèces (notamment les lamas et les vigognes) une source d'information définitive. Or Tschudi n'avait pas 25 ans lorsqu'il commença la rédaction de ce livre !

2) "Uber die Ureinwohner von Peru" (Les aborigènes du Pérou), Berlin, 1844, travail en grande partie basé sur les observations personnelles de l'auteur.

3) "Reiseskizzen" (Esquisses de voyage), Saint-Gall, 1846, deux volumes dont le premier consacré à Lima et à la côte péruvienne et le second à la montagne, les chapitres se suivant dans l'ordre géographique plutôt que chronologique.

4) "Antigüedades peruanas" (Antiquités péruviennes), Vienne, 1851, édition française, Paris, 1859. Cet ouvrage (1) où, confrontant les chroniques des premiers colons espagnols avec les observations et les découvertes qu'il avait faites lui-même au cours de ses explorations andines, Tschudi tente de reconstituer l'histoire du riche passé péruvien, fit longtemps autorité en la matière. L'auteur étudie sur la base des nombreux crânes qu'il a découvert dans des tombes les races primitives du Pérou. Il ne doute pas qu'aient existé, bien avant les Incas, plusieurs civilisations ayant possédé des langues distinctes. Enfin il brosse un tableau saisissant de l'Empire des Incas et de son implacable système "socialiste", comme il le nomme déjà.

5) "Die Kechuasprache" (La langue quéchua), Vienne, 1853, 2 volumes. Il s'agit d'une grammaire, de textes et d'un dictionnaire. Cet ouvrage, dont le sujet tenait Tschudi très à coeur, est le résultat d'un matériel considérable rapporté d'Amérique et de nombreuses années d'études. Il resta longtemps l'ouvrage de base en ce qui concerne cette langue.

Ce n'est qu'en 1857, quinze ans après son retour du Pérou, que Tschudi qui, dans l'intervalle, avait acquis en Autriche non loin de Vienne un domaine agricole où il s'était fixé, mais n'avait cessé d'être hanté par des idées de départ, reprit le chemin de l'Amérique, chargé cette fois d'une mission cartographique dans l'Etat brésilien de Minas Geraes. Il était bien décidé à reprendre du Brésil même, cette tâche accomplie, ses projets personnels de voyage à travers le vaste continent. Après qu'il eut séjourné quelque temps à Rio, un voyage de plusieurs mois, au cours duquel il se livra aux recherches géologiques et géographiques dont on l'avait chargé, le conduisit,à travers le Minas Geraes, jusque sur les bords du Rio Mucury. C'est là que dans des circonstances dramatiques il entra pour la première fois en contact avec un problème qui ne devait dorénavant plus lui laisser de paix, celui de l'émigration et du sort à cette époque souvent tragique des émigrants.

---

(1) publié en collaboration avec le géologue péruvien M.E. de RIVERO.

Sa mission terminée, il se rendit à Buenos-Aires d'où il effectua en plein hiver par Córdoba, Catamarca, la puna puis le désert d'Atacama, la traversée complète du continent jusque sur la côte du Chili, entreprise téméraire et pleine de risques en cette saison. Du Chili il gagna les Hauts-Plateaux boliviens, La Paz, Tiahuanaco, Arequipa et Lima, d'où il rentra en Europe par Panama et Porto-Rico, après un voyage de plus d'un an.

En 1860 Tschudi, dont la notoriété n'avait cessé de croître, fut chargé par le gouvernement suisse d'une mission diplomatique spéciale au Brésil avec le titre de ministre plénipotentiaire. Il s'agissait d'obtenir du gouvernement de l'Empereur un accord avec la Suisse ayant pour but de protéger les émigrés et de parer ainsi à la situation déplorable de très nombreux colons. Cette mission, à laquelle Tschudi était admirablement préparé, valut à notre naturaliste un séjour d'un an et demi au Brésil, au cours duquel il fut amené à parcourir de nombreuses régions de ce pays. Il put à cette occasion compléter la documentation scientifique accumulée lors de son premier séjour. Quant à la convention envisagée, elle fut signée en 1861. Elle devait ouvrir une ère nouvelle pour l'émigration suisse au Brésil.

Rentré en Europe, Tschudi se retira dans sa propriété de Basse-Autriche où il reprit son activité scientifique. De ses deux derniers voyages, outre de très nombreux articles dans la presse, il rapporta la matière des trois principales publications suivantes :

6) "Reise durch die Anden von Süd-Amerika von Cordoba nach Cobija im Jahre 1858" (Voyage à travers les Andes), Petermann's Mitteilungen, Gotha, 1860. Remarquable compte-rendu de l'audacieuse traversée qui avait failli lui coûter la vie. L'importance de cette publication réside surtout dans le fait qu'elle revise complètement la topographie de la province de Catamarca.

7) "Die brasilianische Provinz Minas Geraes", Petermann's Mitteilungen, Gotha, 1863, texte descriptif accompagnant la carte de l'ingénieur Halfeld et constituant le résultat de la mission géologique et cartographique de Tschudi dans les régions minières exploitées par des compagnies anglaises.

8) "Reisen durch Süd-Amerika" (Voyages en Amérique du Sud), Brockhaus, Leipzig, 1866-69, 5 volumes de vulgarisation basés sur ses différentes randonnées au Brésil et son long voyage de retour par l'Argentine, le Chili, la Bolivie, le Pérou et Panama.

En 1866, Tschudi fut nommé chargé d'affaires de Suisse à Vienne, poste qu'il occupa pendant 16 ans. Après sa retraite en 1882, il se remit avec passion à ses études. Bien que sa mission diplomatique au Brésil ait été son dernier voyage en Amérique, il ne cessa jusqu'à sa mort, survenue en 1889, de reprendre ses matériaux et de les comparer avec les textes conservés dans les bibliothèques et les nouvelles acquisitions de la science. A mesure qu'il avançait en âge, il était plus préoccupé par le côté humain de la connaissance. De cette troisième et dernière période de sa vie nous restent trois ouvrages principaux:

9) "Ollanta", drame de l'ancien Pérou, traduit du quéchua et commenté, Vienne, 1875. Il s'agit de l'histoire du chef Ollanta

révolté contre l'Inca Pachacutek qui lui avait refusé la main de sa fille. Les 1810 vers de cette tragédie se déroulent dans l'antique forteresse d'Ollantaytambo restaurée par le héros, dans le palais de l'Inca et devant le temple du soleil à Cuzco.

10) "Organismus der Khetsuasprache" (Organisme de la langue quéchua), Brockhaus, Leipzig, 1884. Cet ouvrage, développement de la grammaire de 1853, est précédé d'une longue préface où l'auteur émet des idées fort intéressantes sur l'origine et l'évolution des langues et des civilisations américaines.

11) "Culturhistorische und sprachliche Beiträge zur Kenntnis des alten Peru" (Contributions à l'histoire linguistique et culturelle de l'ancien Pérou), Vienne, 1891. Cette oeuvre posthume importante est une sorte d'encyclopédie ethnographique de l'ancien Pérou, portant entre autres sur l'alimentation, sur les croyances, les mythes et les rites - notamment les sacrifices - la science et les arts.

Quoique le temps, qui marche à pas de géant, ait apporté bien des notions et des conclusions nouvelles, Johann Jakob von Tschudi, dont certaines des conceptions sont définitives, demeure l'un des américanistes les plus distingués du siècle dernier. En étudiant et en mettant en valeur une vie et une oeuvre si attachantes, M. P.-E.Schazmann mérite un haut éloge.

****

CONFERENCES ET REUNIONS D'ETUDE

Résumés (par M.Georges LOBSIGER).

Juan COMAS (Mexico): "Les apports culturels de l'Amérique précolombienne à la civilisation mondiale".
(27 septembre 1955).

Ce vaste sujet, traité par le Dr.Juan Comas, professeur d'anthropologie à l'Université de Mexico, membre correspondant de la Société suisse des Américanistes, permit au savant mexicain de tracer un tableau impressionnant, malgré son caractère schématique, des importantes acquisitions européennes en Amérique.

Lors de la découverte du Nouveau Monde, les conquérants furent obnubilés par les métaux précieux, alors que les vraies richesses se trouvaient dans les mathématiques mayas et surtout dans la prodigieuse gamme de plantes connues, utilisées ou cultivées par les Indiens. Enrichissement incroyable pour l'économie mondiale, ces plantes allaient modifier à jamais le niveau de vie des Européens et contribuer ainsi, malgré les résistances locales, à l'épanouissement de formes nouvelles de civilisation.

La pharmacopée mentionne le coca, le quinquina, l'ipéca, la salsepareille, le gaïac et les baumes andins et mexicains.

L'industrie utilise le tabac, le caoutchouc, le sisal, le cacao, la vanille, le chicle - déjà mâché avant 1492 - le bois de Campêche, l'indigo. L'ananas a fait le tour du monde et, seul animal figurant sur cette liste, le dindon fait souche partout et non plus seulement en Amérique. Mais il appartint au maïs, aux haricots et à la pomme de terre de détenir le premier rang dans la liste des produits vivriers sans lesquels notre vie économique serait aujourd'hui impossible.

Grâce aux techniques agricoles des Indiens, nous possédons des moyens de subsistance inconnus il y a quelques siècles. Ces techniques, comme l'agriculture en terrasses, l'irrigation, l'utilisation du guano, la sélection, démontrent une ancienneté d'établissement nettement prouvée par la méthode de datation utilisant le carbone 14.

Les théories diffusionnistes font partir tous les éléments culturels d'un centre unique de dispersion; elles arrivent à réduire cette antiquité. Sans repousser certains arguments diffusionnistes irréfutables, le professeur Comas préfère, lui, le principe de la convergence, c'est-à-dire l'invention parallèle, en des époques ou des lieux différents, de réponses identiques à des problèmes semblables. La métallurgie indienne est la démonstration la plus brillante de ce concept.

Certains éléments culturels et économiques indiens sont à jamais intégrés dans notre vie mentale et matérielle. Ils ne pourront plus jamais être dissociés de notre civilisation. L'inventaire objectif et honnête des acquisitions européennes dans le Nouveau Monde présente un solde favorable à ceux qui, trop longtemps, furent tenus pour de pittoresques sauvages emplumés.

Mauricio PARANHOS da SILVA: "Vues nouvelles sur certaines cultures précolombiennes d'Amérique du Sud.

(1er novembre 1955)

Le monumental "Handbook of South American Indians" en 6 volumes publié de 1946 à 1949 par le "Bureau of American Ethnology" sous la direction de Julian H.Steward, avec la collaboration des meilleurs américanistes, met au point les connaissances accumulées depuis quatre siècles. Il est vite devenu classique et indispensable. Mais basé pour les peuples forestiers presque exclusivement sur les données de l'ethnologie actuelle et sur les chroniques du temps de la Conquête, il se voit critiqué sur certains points, grâce aux fouilles archéologiques, spécialement celles des Guyanes.

Certaines idées générales relatives aux axes de déplacement de peuples indiens et de leurs cultures, l'origine et l'évolution de ces cultures, quelquefois simplement ébauchées, ont été rédigées sous la forme de synthèses trop harmonieuses et élégantes et il semble, à la lumière de la critique la plus récente, qu'elles doivent être revisées. Quelques faits nouveaux, qui ne pouvaient être connus de Steward au moment de la rédaction de ces conceptions, apportent des éléments de discussion.

Sa terminologie peut être conservée et on utilisera les

termes de culture marginale, de forêt tropicale, circum-caraïbe, andine et méso-américaine qui définissent les types sociologiques allant du nomadisme familial et alimentaire aux formes les plus élevées d'organisation, en passant par des degrés évolutifs qui passionnent les américanistes. Il faut être reconnaissant à M.Mauricio Paranhos da Silva d'avoir clairement exposé à la Société suisse des Américanistes quelques contre-théories modernes concernant l'origine de divers peuples amérindiens et l'évolution de leurs cultures sous l'influence de leurs déplacements et du milieu géographique.

Les civilisations amérindiennes même les plus élevées semblent bien délimitées par le milieu géographique et plus spécialement par la capacité du lieu de produire des plantes vivrières. Le climat et la fertilité du sol doivent être analysés soigneusement au moment de la discussion sur le progrès ou la désintégration des sociétés indiennes. Le milieu encadre les possibilités d'évolution des sociétés naturelles, même si des apports extérieurs du type le plus élevé sont concevables. On ne peut alors s'étonner du synchronisme frappant des formes sociologiques et du potentiel agricole.

De telles critiques, scientifiquement menées sur la base de faits nouveaux, ouvrent de nouvelles voies aux chercheurs et permettent d'enrichir nos conceptions sur la vie secrète des peuples indiens d'Amérique du Sud, spécialement de ceux qui, à travers les savanes et la forêt, le long des fleuves géants, tracèrent des chemins invisibles que l'américaniste tente de déceler.

Arnold KOHLER: "L'art du Mexique ancien". (17 novembre 1955).

Devant la Société suisse des Américanistes, M. Arnold Kohler analysa les constantes et les particularités des arts de l'ancien Mexique dans une conférence admirablement illustrée de clichés montrant que si les civilisations indiennes sont originales, non seulement géographiquement, mais encore chronologiquement, elles connaissent des variantes stylistiques au cours de leur évolution interne. Les innombrables restes archéologiques posent des problèmes de datation presque insolubles à la suite des interpénétrations et des influences réciproques. Une mosaïque de formes simultanées et non plus seulement successives remet sans cesse en question toute détermination chronologique.

Les grandes civilisations mexicaines se différencient par leurs éléments de base et à la dureté et à la majesté aztèque on peut opposer l'aspect tropical et pseudo-baroque de l'art maya. Mais deux traits essentiels sont communs: l'art est collectif et religieux. Il utilise des prototypes, alors que la manifestation de la sensibilité de l'artiste est plus rare. L'étude de quelques types architecturaux décoratifs et de plastique autonome prouve l'originalité des solutions trouvées par chacune des civilisations.

La pyramide, sous tous ses aspects, n'a jamais été un écrin pour tombeau, mais un haut-lieu de culte et de sacrifice. Chacune des formes analysées répond à un besoin organique et mental.

Le serpent, emblème de Quetzacoatl, dieu de création, passe des représentations réalistes à l'abstraction, puis au décor. Il rejoint la grecque échelonnée, motif spécifiquement mexicain. Il évolue à l'intérieur d'une même culture et intellectualisé, le serpent devient méconnaissable. On assiste à ce prodigieux travail mental qui caractérise l'art de l'ancien Mexique: l'utilisation de la partie pour le tout et la géométrisation des motifs anthropomorphes. Ce procédé est visible dans l'évolution de l'arcade sourcilière, devenant peu à peu un "huit" horizontal en saillie, et finissant sous forme de "lunettes" par symboliser un dieu, alors que le nez, transformé en crochet, devient un motif utilisé pour lui-même, avec la disparition du masque facial de plus en plus schématisé.

La ronde-bosse montre le même processus d'abstraction, surtout chez les Aztèques, qui, confondant les valeurs, unissaient des contraires dans des associations savantes, arrivant à n'être plus que des constructions de l'esprit basées sur les mathématiques intuitives.

Les préoccupations des anciens Mexicains ne furent pas sans influencer les artistes occidentaux contemporains, à la recherche d'un nouvel espace. La perspective, l'une des composantes de notre pensée et de notre vision, a été éliminée par le triomphe de l'impressionnisme. Il fallut remplacer cet espace d'origine naturaliste et mortel par autre chose, de vivant et d'éternel. La géométrisation abstraite des artistes amérindiens prend alors place dans les concepts artistiques et mentaux de notre époque. D'où la valeur d'analyses stylistiques telles que celle présentée par M.Kohler et qui peuvent donner quelques réponses à des préoccupations d'ordre esthétique.

Mauricio PARANHOS da SILVA: "Rites funéraires des Indiens Borôro". (26 novembre 1955).

Le maréchal Candido Rondon, protecteur officiel des Indiens du Brésil, jouit de la confiance inconditionnelle de ses pupilles qui le nomment "père". Ce prestige honore aussi sa patrie qui ne connaît pas la discrimination raciale et dont le Service de protection des Indiens est un admirable exemple de compréhension. Les Indiens Borôro, habitant le Mato Grosso et les plaines de la Bolivie orientale, ont autorisé leur grand ami à envoyer des émissaires, "ses yeux et ses oreilles", aux cérémonies funéraires d'un chef avec lequel le nonagénaire maréchal entretenait les relations les plus amicales.

Malgré des contacts anciens avec les Brésiliens, une partie des rites funéraires des Borôro avait toujours été gardée secrète. Ces rites sont basés sur une foi profonde et un système métaphysique complexe. Ils ont pour but de maintenir l'équilibre entre les mondes des vivants et des morts, organiquement identiques et étroitement unis. L'homme étant une personne participant des deux univers, et non un individu biologique, les mondes spirituels et matériels sont toujours confondus.

Lors d'un décès, deux chamans aux tâches bien définies dirigent un rituel minutieusement réglé, car une erreur invali-

derait l'opération et de ce fait un déséquilibre catastrophique prendrait place au détriment de la société. Chacun de ces chamans, issus de l'une et de l'autre des deux phratries exogamiques qui forment la société borôro, a des pouvoirs spéciaux : l'un est le guide des âmes, l'autre un invocateur médiumnique. Esprits et héros mythiques répondent à l'un et à l'autre des deux importants personnages. La perte d'un défunt doit être compensée par une opération dirigée contre la nature, au cours d'une chasse réglée dans laquelle un esprit responsable s'incarne dans le corps d'un animal à abattre, variant suivant la qualité du disparu. Ainsi l'ordre religieux et social est sauvé par cette rançon. Les chants funèbres et les danses aident l'âme du décédé à s'incorporer au monde des morts. La vie matérielle cède le pas à la vie spirituelle au cours de ces semaines où le temps mystique prévaut sur le temps de productivité.

L'ensevelissement, au deuxième degré, voit tout d'abord une sépulture peu profonde recevoir le corps enveloppé dans une natte. Après la putréfaction, aidée par des aspersions, les os sont décharnés, lavés, emplumés et décorés. Enfermés dans une corbeille, ils sont immergés dans une eau profonde. Seul lien avec le monde, un bambou orné de plumes héraldiques signale l'urne de vannerie aux vivants.

M.Mauricio Paranhos da Silva, collaborateur bénévole du Musée d'Ethnographie et membre des plus actifs de la Société suisse des Américanistes, ne revient jamais les mains vides de ses voyages dans son Brésil natal. A côté d'objets de collections, il a rapporté cette fois une documentation unique fournie par ses amis du Service de Protection des Indiens et des clichés sensationnels sur ces rites funéraires, qui firent de sa conférence une véritable première ethnographique en Europe. Devant un public impressionné par la profondeur des sentiments montrés par les Indiens Borôro, il présenta une étude très fouillée de la vie spirituelle de ce peuple libre et pacifique. La révélation d'un secret jamais divulgué jusqu'alors explique les traits extérieurs de la vie borôro et démontre, une fois de plus, que l'enquête sur le terrain doit se compléter par l'analyse psychologique.

Georges BARBEY: "Totems d'Alaska - Indiens Tlingit".
(10 décembre 1955).

Entre la frontière méridionale du Yukon et l'île de la Reine-Charlotte s'étend une étroite bande de terre alaskienne, découpée en fjords, frangée d'îles au climat adouci par les courants marins, qui aident à créer, sur terre ferme, une jungle chaude et humide. Dans cette contrée privilégiée vit une population de pêcheurs et de chasseurs divisés en plusieurs tribus, dont les plus connues sont celles des Tlingit et des Haïdas, ceux-ci plutôt concentrés en Colombie britannique. Ces deux peuples sont les spécialistes des fameux poteaux-totem au sujet desquels M.Georges Barbey a présenté à la Société suisse des Américanistes une série de très beaux clichés qui constituent une collection rare et complète de types de mâts aux usages divers et aux décors impressionnants.

Ces mâts ne sont pas entretenus ni repeints périodiquement

et se dégraderaient sous l'influence du climat si l'intérêt des Américains pour l'époque "des frontières" n'avait fait réunir un grand nombre de ces mâts provenant de régions diverses de cette Alaska méridionale en un musée en plein air. Ces mâts, sans cette piété, auraient pourri, entraînant dans leur disparition celle des mythes essentiels qu'ils matérialisent et que la jeune génération indienne, aujourd'hui en voie d'"acculturation", a tendance à oublier sous l'influence de l'industrialisation des pêcheries et de la vie quotidienne. Bientôt, seuls les ethnologues pourront déchiffrer les grands thèmes tlingit, inscrits dans le bois par un corbeau compassé ou par toute une faune issue d'un rêve surréaliste ou du cauchemar d'un héraldiste spécialisé dans la dichotomie graphique et le rabattement latéral des motifs figurés tantôt en blanc et noir, tantôt en couleurs vives, dans un style qui ne laisse pas d'évoquer la Mélanésie et son goût pour la langue pendante et le nez crochu, ou la Nouvelle-Zélande et ses motifs de tiki.

Dans le monde, le masque est le plus souvent grotesque et tragique. Le sculpteur tlingit ne peut échapper à cette obsession de laideur et à cette vision universelle d'un monde imaginaire et cruel, semble-t-il, malgré tout son sens de la mise en place des thèmes symboliques et un indéniable sens de la grandeur architecturale, lors même que le décorateur des façades des maisons communes obtient des effets impressionnants de dignité avec des peintures abstraites exécutées suivant des schémas antiques et inaltérés.

Ces mâts peuvent être des colombariums, des figurations héraldiques, des consoles pour poutraison intérieure, des manifestations ostentatoires de nouveaux riches indiens soucieux de faire remonter leur généalogie jusqu'au temps du Castor archer, par exemple. Mais malheur au partenaire incorrect du Potlach, qui n'a pas voulu savoir que la grande règle du "qui perd gagne" amène la considération; sa violation entraîne l'érection d'un mât-pilori !

Ces mâts, propriété communautaire suivant la filiation matrilinéaire, sont inaliénables. L'incessibilité ne prend fin qu'avec l'assentiment de tous les ayants droits. L'acquisition de tels monuments est alors très onéreuse, pour le plus grand malheur des musées d'ethnographie qui, souvent, doivent compter sur des mécènes, si rares, pour enrichir leurs collections.

André VALOT : "Un site mexicain archaïque: Calixtlahuaca".

(12 janvier 1956).

La terre mexicaine est si riche en témoins des civilisations précortésiennes qu'il peut arriver à un simple promeneur, amateur d'histoire, de découvrir inopinément un site archéologique.

C'est ce qui arriva il y a quelques mois à M.André Valot qui eut le privilège de parcourir seul une région assez pauvre, située à quelques kilomètres de Toluca, ville-marché bien connue des amateurs de dépaysement mexicain. Dans une vallée de quelque 60 kilomètres, bordée de volcans assagis, se trouve le lieudit

Calixtlahuaca, dont l'église, d'un style colonial banal, est entourée par quelques maisons d'adobe (brique séchée) armée de lave et de cailloux roulés, dont l'aspect archaïque s'associe au type physique des habitants qui semblent procéder de frises sculptées par les ancêtres précortésiens.

Dominant les pentes des champs de maïs entourés par des haies d'agaves, une colline supporte quelques constructions qui mériteraient d'être fouillées minutieusement, car certaines particularités architecturales assez rares apparaissent dans un temple dédié à Quetzacoatl. Chacun sait que les anciens Mexicains emboîtaient leurs nouvelles constructions exactement par-dessus les anciennes et remblayaient les vides éventuels. Ici, au contraire, dans un édifice où il est facile de reconnaître quatre périodes, allant du prétoltèque à l'aztèque tardif, on aperçoit des couloirs établis volontairement. Un autre fait assez rare aussi réside dans une tombe contenant un squelette humain. Des ensembles architecturaux d'ordre classique, pyramides à un étage et escalier, dédiés à Tlaloc, dieu de la pluie, entourent un étrange autel-ossuaire, en forme de croix ansée, dont les murs sont couverts de têtes sculptées en relief, donnant l'impression de souvenirs des crânes des victimes immolées sur cet autel. Ce motif décoratif est assez rare, même dans ce Mexique qui honore la mort et ne craint pas ses manifestations.

M.Valot présenta ses observations à la Société suisse des Américanistes, les illustrant de fort belles photographies, et en soumettant à l'appréciation des auditeurs une intéressante série de petites céramiques ramassées en surface dans les champs entourant le site: sceau aztèque, pendentifs, grains de colliers, boules couvertes de signes divinatoires, têtes de singes, de canard, de jaguar, têtes humaines et statuettes d'une finesse d'exécution remarquable si l'on tient compte du format réduit des pièces présentées. Des fragments d'obsidienne, bruts ou travaillés en pointes de flèches, laissent supposer l'existence d'un atelier près du cours de la rivière.

Georges BARBEY: "Totems d'Alaska - Mythes et légendes des Indiens Tlingit". (14 janvier 1956).

Au cours de cette séance, M.Georges Barbey présenta la deuxième partie de son enquête sur les poteaux-totem de l'Alaska. Lors de la première partie, il avait simplement présenté ces monuments extraordinaires sculptés par des spécialistes rétribués. Les mythes, les hauts-faits, les épopées commandés par des clients difficiles étaient traduits en symboles et il était difficile de "lire" les récits inscrits sur ces mâts énormes, car le style du sculpteur est souvent si elliptique que les images intermédiaires manquent pour suivre un récit cohérent et cet art est en général allusif. Les motifs symboliques ou conventionnels servaient de points de repères ou d'aide-mémoire au conteur, d'autant plus que le récit était strictement "copyright" et réservé aux membres du clan possesseur du mât.

C'est un livre d'images qui doit être interprété en tenant compte non seulement des formes visibles, mais des intentions invisibles nées des avatars des protagonistes au cours de

leur épopée. Quelques récits ont été recueillis à grand-peine par des spécialistes américains qui ont dû vaincre les réticences des conteurs indiens.

M.Barbey résuma la légende de l'imprudent pêcheur et de l'huître géante, celle du corbeau qui vola la lumière chez le chef égoïste qui gardait le soleil, la lune et les étoiles dans sa maison, laissant le monde dans l'obscurité. Il raconta aussi l'histoire de Katz et de sa femme ourse. Mais ces livres à trois dimensions se dégradent et il faudrait pouvoir les analyser avant leur disparition. C'est le grand mérite de voyageurs comme M. Georges Barbey que de transmettre l'expérience acquise au cours de ses randonnées dans ces terres lointaines.

Henri LEHMANN (Paris): "La Forteresse Maya de Mixco Viejo - Centre religieux et militaire dans les montagnes du Guatemala.
(18 février 1956).

En 1525, Gonzalo de Alvarado s'empara par force et trahison du centre religieux et militaire de Mixco Viejo, dans les montagnes à dix lieues au nord-ouest de la ville de Guatemala. Les survivants des huit à neuf mille Indiens réfugiés dans l'oppidum furent déportés et les constructions démantelées.

Au cours d'une campagne de fouilles qui dura de décembre 1954 à juin 1955, M.Henri Lehmann, chargé du Département d'Amérique au Musée de l'Homme à Paris et chef de la mission franco-guatémaltèque, examina soigneusement le site abandonné depuis 1525, qui avait déjà attiré l'attention de quelques archéologues. Des monticules couverts de végétation au travers de laquelle apparaissaient quelques pierres furent patiemment décapés suivant les meilleures méthodes de fouilles et peu à peu les murs rectilignes remplacèrent les volumes informes des débuts. On mit au jour une pyramide à escaliers et plateforme, dont le temple avait été rasé par les Espagnols. Le procédé connu d'emboîtement de trois constructions put être suivi rigoureusement. Puis ce fut une vaste plateforme couverte de stuc, un corps de garde, une maison de prêtre avec patio et diverses constructions formant des quartiers entiers.

Ces constructions furent consolidées et réparées car aujourd'hui on ne se contente plus d'exploiter un site et de l'abandonner aux intempéries, alors que les remblais protecteurs ont été ôtés; l'art de bâtir des Indiens est assez connu pour que les architectes et les ingénieurs qui collaborent avec l'archéologue ne commettent pas des erreurs d'interprétation, du genre de celles qui firent tant de tort à la mémoire d'un Viollet-le-Duc, par exemple. Les édifices restaurés par M.Lehmann font revivre l'ancienne acropole et ce qui, hier, était un champ de ruines, devient un but touristique.

M.Lehmann présenta à la Société suisse des Américanistes un rapport de grande classe sur cette campagne de fouilles, qui fait suite à une campagne de 1953 à 1954 féconde en résultats elle aussi. Illustrée par une série de belles photographies qui défilaient presque à la cadence des images d'un film, cette communication fit revivre jour par jour le minutieux travail exigé

actuellement d'un archéologue sur le terrain. Maintenant, c'en est fini de la recherche exclusive de la "belle pièce". L'américaniste doit ajouter à ses connaissances scientifiques les soucis du maître d'état, du constructeur, de l'entrepreneur, du quartier-maître. Dans ce lieu désert, par manque d'eau, tout était à apporter par animaux de bât et les difficultés ne manquèrent pas. Mais la visite du président du Guatemala au champ de fouilles eut d'heureux résultats. Les ministères intéressés donnèrent une aide substantielle au directeur des travaux.

M.Lehmann eut encore la chance méritée de trouver, sous les soubassements de gros ouvrages, les poteries contenant les offrandes de fondation. Ces poteries peintes permirent de fixer aux XIVe-XVe siècles la date de construction des édifices rénovés.

Des publications modernes de vulgarisation - fort bien faites d'ailleurs - racontent le roman de l'archéologie. Il est utile que de temps en temps un archéologue comme M.Lehmann apporte au public, d'une manière directe et peu compassée, le récit des servitudes de sa discipline scientifique: le travail bien fait vaut toutes les aventures.

Hans DIETSCHY (Bâle): "Les Gens de la Grande Eau", séjour chez les Karaja du Brésil central.

(25 février 1956).

Le Fonds national suisse de la recherche scientifique doit être félicité d'avoir accordé une subvention à Monsieur Hans Dietschy, professeur à Bâle et vice-président de la Société suisse des Américanistes, pour lui permettre de répondre à un souhait du professeur Baldus, de São Paulo, appuyé par M.Darcy Ribeiro, directeur du Musée de l'Indien à Rio de Janeiro, tous deux spécialistes de l'ethnologie des Indiens sylvicoles du Brésil. Les travaux antérieurs de M.Dietschy l'ont fait classer au premier rang des analystes de la structure sociale des primitifs et il était normal de confier à cet expert l'étude du problème juridique autochtone de la personne indienne.

Le choix se porta sur les Karaja ou "gens de la Grande Eau" suivant le sobriquet dont les affublent leurs voisins plus terriens. Pendant six mois, l'an dernier, M.Dietschy et sa femme, sa collaboratrice, se fixèrent dans l'"Ilha do Bananal", grande comme la moitié de la Suisse, enserrée entre deux bras du rio Araguaya, affluent méridional de l'Amazone, à 1300 km à l'ouest de Bahia.

Dans un cadre géographique marqué par une brousse (mato) et une savane hostiles, et surtout par l'emprise énorme qu'est l'Araguaya, bordé par une forêt-galerie hantée par une vie aussi intense qu'invisible, jalonné de place en place par des plages de sable qui servent d'habitat aux Karajas pendant la saison des basses eaux, alors que la saison des pluies les fait vivre sur le bord supérieur du plateau, les Karajas ont édifié une société d'origine mythique, compliquée comme toute société primitive et de structure tripartite. La filiation matrilinéaire et le matriar-

cat commandent. L'endogamie règne, avec quelques exceptions. Le jeune marié, qui jusqu'alors n'a absolument rien fait que jouer, flâner et se décorer corporellement, entre définitivement dans la famille de ses beaux-parents. La parenté dans l'appellation et le droit des personnes est bilatérale. D'autres groupes se trouvent dans les filiations en ligne ascendante ou descendante. A cette complexité juridique, il faut ajouter la présence de corporations fermées d'hommes spécialisés dans la pêche ou dans la danse des morts. Et pour couvrir le tout, on note le système des "paires d'amis", groupes indissolubles.

L'homme se livre à tous les gros travaux, pêche et agriculture. Malgré sa situation marginale dans une zone frontière où des Brésiliens pauvres introduisent les besoins les plus rudimentaires de notre civilisation, le Karaja sait choisir parmi les bienfaits relatifs qu'on lui soumet. S'il adopte quelquefois le vêtement, c'est à titre de protection contre les moustiques; mais il préfère de beaucoup sa nudité, ses peintures corporelles, ses somptueux brassards ou ses genouillères de coton rouge, ses ornements de poitrine décorés et surtout les somptueux casques-éventails en demi-cercle de plumes d'ara, que les hommes conservent jalousement dans leur "maison des hommes", isolée derrière le village, interdite aux femmes qui n'ont rien à voir avec les esprits que l'on fait danser à date fixe.

La Société suisse des Américanistes reçut là une belle leçon d'ethnologie pratique. M.Dietschy, excellent photographe et dessinateur, montra combien est ardue l'enquête sur le terrain. L'étude de la vie matérielle, spirituelle et mentale d'un groupe humain isolé dans la nature est autre chose que les récits pittoresques trop souvent qualifiés de documents ethnographiques.

****

à Bâle (avec la "Geographisch-Ethnologische Gesellschaft") :

Hans DIETSCHY: Reise zu den Karaja-Indianern Zentralbrasiliens.

(2 décembre 1955).

Henri LEHMANN: "Colotenando - Leben und Sitten eines Indianerdorfes aus dem Hochlande Guatemalas".

(24 février 1956).

****

OUVRAGES RECUS

América Indígena - Organo trimestral del Instituto Indigenista Interamericano, Mexico. Vol.XV, No.4 - Vol.XVI, No.1.

Américas - Published by Pan American Union, Washington. Vol.7: Nos.9,10,11,12 - Vol.8: Nos.1, 2.

Anales de la Academia Chilena de Ciencias Naturales - Revista Universitária, Año XXXIX, No.1, 1954.

Anales de la Sociedad de Geografia e Historia de Guatemala - T.XXVII, Nos.1 a 4 - Marzo 1953 à Diciembre 1954.

Antropología e Historia de Guatemala - Vol.V, No.2, 1953. Vol.VI, No.1, No.2, 1954.

Archivos Venezolanos de Folklore - Universidad Central de Venezuela, Año II-III, Tomo II, No.3, Caracas 1953-1954.

Bolivar - Organo del Ministerio de Educación Nacional, Bogota. Nos. 42, 43, 44, 45.

El Palacio - Review of Archaeological Society of New Mexico. Vol.62: Nos.7-8,9,10,11,12 - Vol.63: No.1.

New Mexico Historical Review - Santa Fé, New Mexico. Vol.XXX, 1955: No.3, No.4 - Vol.XXXI, 1956: No.1.

Paideuma - Frankfurt a/M. Band VI, Heft 2, August 1955.

Revista Chilena de Historia y Geografia - Santiago de Chile. 1953: No.121 - 1954: No.122.

Revista Colombiana de Antropología - Vol.IV, Bogota 1955.

Revista de Historia de América - Mexico. 1954: Nos.37-38 - 1955: No.39.

Revista de Indias - Madrid. 1954: No.57-58 - 1955: Nos.59, 60.

Revista do Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro - Vol.227, Rio de Janeiro 1955.

Revista Interamericana de Bibliografia - Washington. Vol.V, 1955 : Nos. 1-2, 3, 4.

Revista Nacional de Cultura - Caracas,1955: Nos.110,111,112-113.

Runa - Archivo para las Ciencias del Hombre, Buenos Aires. Vol.VI, Partes 1-2, 1953-1954.

Social Science Monographs - Irrigation Civilizations: A comparative Study. No.I, Pan American Union, Washington 1955.

Tricolor - Caracas. Nos. 75, 76, 77, 78, 79, 80.

* * *

Acción Indigenista - Mexico, Nos,23, 24, 25, 26, 27,

Boletim de la Universidade de São Paulo - No.200, Etnografia e Tupi-Guarani No.30, São Paulo 1955.

Boletin Bibliográfico de Antropología Americana (BBAA) - Vol.XVII, Tome I, Tome II, 1954 - Mexico 1955.

Boletin de la Academia Chilena de la Historia - Santiago de Chile. Año XX, Nos.48, 49, 1953 - Año XXI, Nos.50, 51, 1954. Indice de los Veinte Primeros Años 1933-1953.

Boletin Indigenista - Mexico. Vol.XV, Nos. 3, 4, Indice.

Boletin del Instituto de Antropología - Medellin. Vol.I,No.4,1956.

Ciencias Sociales - Union Panamericana, Washington. Nos.33, 34.

The University Museum Bulletin - University of Philadelphia. Vol.19, No.3, September 1955.

* * *

ACOSTA SAIGNES Miguel - La Vivienda Popular en Barinas. Separata del No.5-6 de "Cuadernos Universitários".

ACUÑA Luis Alberto - El Arte de los Indios Colombianos. Ed.Samper Ortega, Mexico 1942.

ARROYO Jaime - Historia de la Gobernación de Popayan. T.I, T.II. Biblioteca de Autores Colombianos, Ministerio de Educación Nacional, Bogota 1955.

ARTS PRIMITIFS ET MODERNES BRESILIENS - Catalogue de l'Exposition du Musée d'Ethnographie de Neuchâtel (Suisse), 1955-1956.

COOK S.F. - The Epidemic of 1830-1833 in California and Oregon. Univ.of California Publ.in American Archaeology and Ethnology, Vol.43, No.3, Berkeley 1955.

COOK S.F. - The Aboriginal Population of the San Joaquin Valley, California. University of California Press, Anthropological Records 16:2, Berkeley 1955.

CORNELY F.L. - Decoración artística de la Alfarería de los Indios de Coquimbo y Atacama. Notas del Museo Arqueológico de La Serena, Chile, No.3, 1955.

DUPONT-WILLEMIN Elena - Guatémala, sortilèges... Genève 1956.

DUQUE-GOMEZ Luis - Colombia: Monumentos Historicos y Arqueologicos. T.I: Monumentos y Objetos Arqueologicos - T.II: Arte Colonial Neogranadino. Publ.No.179 del Instituto Panamericano de Geografia e Historia, Mexico 1955.

FORERO Manuel José - Historia Analítica de Colombia. Libreria Voluntad SA, Bogota 1951.

FREUDENFELD R.A. - O Aleijadinho. Ed.Melhoramentos de São Paulo.

GABALDON MARQUEZ Joaquin - Misiones Venezolanas en los Archivos Europeos. Publ.No.181 del Instituto Panamericano de Geografía e Historia, Mexico 1954.

GABALDON MARQUEZ J., ARMELLADA C.de - Fuero Indígena Venezolano. I-II. Ministério de Justicia, Comision Indigenista, Caracas 1954.

GAZETA DE MONTEVIDEO - Volumen Segundo, Enero-Junio 1811. Instituto de Investigaciones Históricas, Montevideo 1954.

GHIRARDI Olsen A. - Tres Clases de Introducción a la Filosofia de la Naturaleza. Universidad de Tucuman, Cuadernos de Extension Universitária No.5.

GIFFORD E.W. - Central Miwok Ceremonies. University of California Press, Anthropological Records 14:4, Berkeley 1955.

GIRALDO JARAMILLO Gabriel - Colombianos en Suiza - Suizos en Colombia. Editorial Santafé, Bogota 1955.

GIRALDO JARAMILLO Gabriel - Viajeros colombianos en Alemania. Imprenta Nacional, Bogota 1955.

GIRARD Rafael - Informe del XXI Congreso Internacional Americanista. Ed.del Ministério de Cultura, San Salvador 1955.

HAEKEL Josef - Die Bestattungsformen bei den Stämmen Nordwestamerikas. Sonderdruck "Zeitschrift für Ethnologie", Band 80, Heft 1, Braunschweig 1955.

HAEKEL Josef - Zum Ethnologischen Aussagewert von Kulturparallelen (Gezeigt am Kultpfahl der Prärie-Indianer). Sonderabdruck aus "Wiener Völkerkundliche Mitteilungen,No.2,Wien 1955.

HEIZER R.F. - California Indian Linguistic Records. The Mission Indian Vocabularies of H.W.Henshaw. Univ.of California Press, Anthropological Records 15:2, Berkeley 1955.

HORNKOHL Herbert - Descripción de un petroglifo notable de la Estancia Zorrilla, Dep.Ovalle, Prov.de Coquimbo. Notas del Museo Arqueológico de La Serena (Chile),No.2, 1955.

KNOROZOV Y. - A Brief Summary of the Studies of the Ancient Maya Hieroglyphic Writing in the Soviet Union. Publishing House of URSS Academy of Sciences, Moscow 1955.

KROEBER A.L. and HARNER M.J. - Mohave Pottery. Univ.of California Press, Anthropological Records 16:1, Berkeley 1955.

LOOSER Gualterio - Esbozo de los estudios sobre los indios de Chile. Imprenta Universitária, Santiago de Chile 1955.

MEYER RUSCA Walterio - Los Huilliches a traves de sus Apellidos. Imp.San Francisco, Padre Las Casas, Chile, 1953.

MEYER RUSCA Walterio - 550 Chilenismos. Imprenta San Francisco, Padre Las Casas, Chile, 1952.

NIEMEYER F.Hans - Investigación Arqueológica en el Valle del Huesco. Notas del Museo Arqueológico de La Serena, Chile, No.4, 1955.

OLSON Ronald L. - Notes on the Bella Bella Kwakiutl. Univ.of California Press, Anthrop.Records 14:5, Berkeley 1955.

REICHEL-DOLMATOFF Gerardo - Diario de Viaje del P.Joseph Palacios de la Vega. Editorial ABC, Bogota 1955.

ROBLEDO Emilio - Vida del Mariscal Jorge Robledo. Biblioteca de Autores Colombianos, Bogota 1955.

ROMERO Fray Francisco - Llanto Sagrado de la America Meridional. (con una introduccion biografico-critica de Gabriel Giraldo Jaramillo), Editorial ABC, Bogota 1955.

SEPPILLI Tullio - Il Sincretismo Religioso Afro-Cattolico in Brasile. Estratto da Studi e Materiali di Storia delle Religioni, Vol.XXIV-XXV, 1953-1954, Bologna 1955.

SEPPILLI Tullio - Il Sincretismo Religioso Afro-Cattolico in Brasile, II (Note aggiuntive). Istituto di Antropologia dell'Università, Roma 1955.

SEPPILLI Tullio - La Acculturazione come Problema Metodologico. Estratto dagli "Atti della XLV Reunione della Società Italiana per il Progresso delle Scienze, Napoli 1954".

TELEPNEF Basilio de - Paracelsus. A Genius amidst a troubled World. Ed. Zollikofer, Saint-Gall 1945.

TELETOR Celso Narciso - Apuntes para una Monografía de Rabinal (B.V.) y algo de nuestro folklore. Editorial del Ministerio de Educación Publica, Guatemala 1955.

VIVANCO Julian - Estampas antiguas de San Antonio de los Baños. Tomo V. Imprenta Belascoain 909, Habana 1949.

****

Nouveaux membres correspondants:

Mr.Clifford EVANS, Washington
Mr.Edward KEITHAHN, Juneau (Alaska)
Mrs.Betty J.MEGGERS, Washington

Nouveaux membres actifs:

Mme Jean ELLENBERGER - 22, rue Saint-Léger, Genève
Mme Elisabeth GERDTS-RUPP, Völkerkundliches Institut, Tübingen
Mlle Colette JACOT - 11, rue d'Ermenonville, Genève
M.Henri LUCAZ - 6, rue du Château, Genève
M.Jean-François de ROUSSY - 14, rue des Granges, Genève

Membres à vie:

M.Georges BARBEY - 18.Bourg-de-Four, Genève
M.Eduardo FLEURY-CUELLO, Caracas (décédé)
M.Rafael GIRARD - Guatemala

****

TABLE DES MATIERES

MEMOIRES ORIGINAUX :

Alfred METRAUX : Les Dieux et les Esprits dans le Vodou Haïtien (fin) ..... p. 1

NOTES AMERICANISTES :

Juan Comas (Mexico) : Y eut-il des nègres en Amérique avant Colomb ? ..... p. 10

Georges LOBSIGER : Y.KNOROZOV: Bref résumé des études faites en Union Soviétique sur l'ancienne écriture maya ..... p. 12

Mauricio PARANHOS da SILVA : Fouilles archéologiques en Guyane britannique ..... p. 14

Horace van BERCHEM : Une biographie de J.-J.von Tschudi ..... p. 16

CONFERENCES ET REUNIONS D'ETUDE :

Juan COMAS (Mexico) : Les apports culturels de l'Amérique précolombienne à la civilisation mondiale. p. 20

Mauricio PARANHOS da SILVA : Vues nouvelles sur certaines cultures précolombiennes d'Amérique du Sud ..... p. 21

Arnold KOHLER : L'art du Mexique ancien ..... p. 22

Mauricio PARANHOS da SILVA : Rites funéraires des Indiens Borôro ... p. 23

Georges BARBEY : Totems d'Alaska - Indiens Tlingit ..... p. 24

André VALOT : Un site archaïque mexicain:Calixtlahuaca p. 25

Georges BARBEY : Totems d'Alaska - Mythes et Légendes des Indiens Tlingit ..... p. 26

Henri LEHMANN (Paris): La Forteresse maya de Mixco Viejo - Centre religieux et militaire dans les montagnes du Guatemala ..... p. 27

Hans DIETSCHY (Bâle) : "Les Gens de la Grande Eau", séjour chez les Karaja du Brésil central ..... p. 28

à Bâle :

Hans DIETSCHY : Reise zu den Karaja-Indianern Zentralbrasiliens ..... p. 29

Henri LEHMANN : Colotenando - Leben und Sitten eines Indianerdorfes aus dem Hochlande Guatemala ..... p. 29

Ouvrages reçus ..... p. 30

Nouveaux membres correspondants .....)
Nouveaux membres actifs .....) p. 33
Membres à vie .....)

* * * * * *

Motif de la couverture: Disque d'or représentant le dieu crocodile à double langue. Coclé, Panama.